

**Journal de guerre tenu par le sergent
Joseph Lavaud**



Récit de moments vécus et partagés avec son cousin
Edmond Rousseau



Dans le 137ème régiment d'infanterie

Période du 04/08/1914 au 01/10/1915.

Joseph Lavaud fut tué au combat le 19/10/1915.

Mort Pour La France.

Le Calepin (*journal de guerre*) de Joseph Lavaud

Dans le cas où ce carnet serait trouvé, perdu, prière à qui le trouvera de le faire parvenir à l'adresse ci – contre :

Madame J. Lavaud - La Barbinière de Saint-Philbert par Chantonnay Vendée.

Campagne de 1914



Sergent Lavaud
18^{ème} Compagnie
337^{ème} d'infanterie
11^{ème} Corps d'Armée

► **Mardi 4 août 1914**

Rentré à Fontenay. Equipé

► **Mercredi 5 août**

Terminé l'habillement, touché l'équipement et les fusils, première formation de la Compagnie.

► **Jeudi 6 août**

Service en campagne environ Pisotte

► **Vendredi 7 août**

Marche d'approche Puy-Sec Cambouin, présentation du drapeau

► **Samedi 8 août**

Touché le chargement de campagne complet, vivres de réserve

► **Dimanche 9 août**

Marche militaire 25 Kilomètres avec le chargement complet.

A 16 heures revue de départ, à 22 heures rassemblement, à 23 heures et demi départ par Velluire – La Roche sur Yon – Nantes – Ancenis – Le Mans – Chartres – Versailles et Paris. On contourne Paris par la Grande Ceinture, on passe à Paris à 3 heures du matin jusqu'à

► **10 août**

Noisy-le-Sec, on garde l'espoir de voir le capitale, mais le temps est brumeux et nous ne pouvons rien voir jusqu'à Paris.

Toutes les gares où nous passons, on nous apporte quelques choses : des fleurs, des œufs, du chocolat, du pain, du vin, du cidre. Notre train qui emmène mille hommes avec armes et bagage, fourgon etc . est garni de fleurs et de branchages

Dans les champs les rares moissonneurs nous font signe de la main, dans le train, la guerre est l'unique conversation, malheureusement nos discussions ne ressemblent en rien à ce que nous allons voir. La tête de Guillaume 2 est dessinée sur chaque wagon .

► **Mardi 11 août**

A Noisy-le-Sec nous prenons la direction de Reims, ce matin un peu moins d'entrain dans les gares, toutes militarisées on ne voit personne, plus nous approchons de Reims,

plus c'est triste les gens qui ont déjà été très éprouvés il y a 44 ans semblent soucieux, comme si ils devinaient un nouveau désastre pour eux. Les rares civils que l'on rencontre nous montrent la Frontière. Déjà nous apercevons dans les champs quelques croix de bois au milieu des champs, ce sont là les tombes de nos ancêtres morts pour la cause qui nous appelle aujourd'hui, peut-être dans quelques mois il y en aura des neuves, pour l'instant nous espérons que non.

De Paris à Reims on ne trouve plus rien dans les gares, ni vin, ni vivre tout est ramassé avant notre passage.

A Reims nous avons une déception, nous pensions arrêter là, mais nous repartons aussitôt pour où on n'en sait rien.

Il est midi nous voyons embarquer 42 Allemands prisonniers, on les transporte sur Paris en deuxième classe, il y a des Uhlans et des fantassins bavarois. Nous continuons notre route jusqu'à 19 heures nous descendons près de Grandpré Ardennes. Nous faisons une heure de pose dans un pré près de la gare et nous partons, nous passons à Grandpré.

Après près de 48 heures dans le train peu ou pas dormi, tout le monde est fatigué cependant nous nous appuyons 16 kilomètres, nous arrivons à Bault aux Bois il est minuit.

► **Mercredi 12 août**

Revue à Bault aux Bois.

► **Jeudi 13 août**

Manœuvre aux environs, marche d'approche. Nous sommes dans un tout petit pays où il est passé beaucoup de troupes, nous ne trouvons rien et nous n'avons plus aucune nouvelle on commence à se faire une idée de la mobilisation, partout la tristesse, tout les hommes sont partis, il ne reste que les vieillards les femmes et les enfants. On ne voit que des mouvements de troupes, des trains de troupes, de munitions, de vivres.

► **Jeudi 13 août**

Nous sommes de service à Boulton-Bois, à minuit nous avons une alerte, un imbécile qui a cru voir quelque chose crie « halte là » et tire : tout le monde est sur pied.

Je m'appuie une patrouille pour aller reconnaître les alentours. Une heure plus tard le calme est revenu. Les ordres arrivent en auto suivies de contre-ordres, il se passe quelque chose que nous ignorons.

Vendredi 14 août

Nous partons de Boulton-Bois à 4 heures. Sur la route dans la matinée les avions allemands commencent à nous survoler, nous avançons jusqu'à Saint-Pierremont.

► **Samedi 15 août**

A Saint-Pierremont on ne trouve rien non plus, les quelques litres de vin qu'il y a sont vendus 1 fr 50 et 2 francs le litre.

Ce matin nous devons partir à 4 heures et demi, nous attendons le départ jusqu'à 7 heures. Il tombe un peu d'eau, à 7 heures nous faisons un peu d'exercice autour du cantonnement et rentrons à 9 heures. A midi moins le quart : alerte, il faut partir à midi.

Nous attendons le départ qui se prolonge jusqu'à 18 heures. A 16 heures un orage éclate, une pluie torrentielle ne cesse de tomber, à 18 heures nous partons sous la pluie

qui fait rage. Toute la nuit nous avançons avec peine, il fait très noir et nous passons dans des chemins impossibles dans l'eau jusqu'au dessus des souliers. La pluie fait rage et partout où nous passons les cantonnements sont pris et nous devons toujours aller plus loin, il y a où donner sa démission, mais il faut avancer et nous avançons jusqu'à Villiers Maisoncelle où nous arrivons à 1 heure et demi du matin bien trempés.

► **Dimanche 16 août**

En arrivant, chacun cherche dans son armoire à glace s'il y a un peu de linge sec à prendre, et aussitôt on s'étend sur sa botte pour dormir un instant, pas longtemps, car le froid nous réveille bientôt. On se lève et on fait des feux pour se sécher, car on est raides comme du bois. Nous repartons le soir à 18 heures, nous avançons d'abord sur Sedan, nous passons à Pont-Maugis, nous laissons Sedan à 5 kilomètres à gauche et nous partons sur Remilly.

► **Lundi 17 août**

Ce matin en vu d'une alerte nous restons équipés tout le jour, le soir nous regagnons notre cantonnement, il n'y a rien de nouveau.

► **Mardi 18 août**

Dès ce matin une fusillade nourrie à quelques kilomètres nous active, ce sont des aéros allemands que l'on canarde du côté de Longuyon. Aujourd'hui nous sommes tranquilles, vers le soir nous sortons faire un petit exercice autour du pays. A nouveau des aéros bosch nous survolent nous serions heureux qu'ils passent à portée car nous grillons d'envie de tirer dessus.

► **Mercredi 19 août**

Toujours à Remilly nous exécutons le matin une tranchée pour tireur à genoux tout près du village. Les aéros allemands continuent à nous lorgner, mais ils restent à de grandes hauteurs.

► **Jeudi 20 août**

Rien de nouveau, nous exécutons une tranchée pour tireur assis, en rentrant nous avons l'avantage de nous servir de nos fusils. Nous sommes en train de manger, un biplan allemand qui passe à portée va nous servir de cible, tout le monde saute sur son fusil, heureux d'envoyer des nouvelles au Chevalier de Guillaume, pour ma part je lui envoie trois balles, nous n'avons pas de résultat immédiat et l'oiseau retourne sans paraître être atteint. Dans la soirée on apprend qu'il est tombé près de la frontière belge, nous sommes heureux d'avoir pris part à sa destruction

► **Vendredi 21 août .**

Ce matin nous devons faire un exercice de bataillon, à cet ordre nous nous rendons au bourg de Remilly d'où nous sommes à 1500 mètres. En arrivant il tombe de l'eau, On nous donne l'ordre de retourner à notre cantonnement, il doit y avoir un engagement sur la ligne et nous devons rester sous les armes. A 9 heures alerte, nous partons immédiatement par Remilly, Douzy, Pouru, St. Denis et la frontière belge, nous passons la frontière à 19 heures et demi. En arrivant au poteau-frontière, chacun se détourne et envoie un adieu du côté de la France. De Pouru à la frontière nous passons par la forêt dans un chemin très dur, nous montons pendant 15 kilomètres dans un chemin très raboteux et coupé d'ornières, vers 15 heures un orage violent se déchaîne, l'eau tombe

à torrent pendant plus d'une heure, à nouveau nous sommes trempés jusqu'aux os. Au lieu de rentrer directement à l'abri en arrivant au cantonnement, nous restons une heure et demi à grelotter aux abords du village dans un pré, nous rentrons à Dohan à l'entrée de la nuit, nous nous couchons aussitôt car on craint une alerte.

► **Samedi 22 août.**

Nous partons de Dohan à 5 heures, nous continuons dans un terrain très accidenté, nous sommes dans le Luxembourg Belge, des forêts de hêtres continuelles, il fait une chaleur étouffante, quel remue-ménage, quel enchevêtrement de troupes dans toutes les directions, on ne voit et on entend que cela jour et nuit. Nous passons à Noirfontaine où nous pensions nous arrêter, on entend le canon tonner, et comme arrêt de route, nous avançons rapidement. On arrête un instant avant d'arriver à Paliseul, la canonnade devient très intense, on voit pour la première fois les obus éclater en avant de nous, tout le monde est dans un état moral excellent, cependant le crépitemment de la fusillade qui nous arrive par instant nous serre un peu le cœur, mais tout le monde est résolu, et jusqu'ici nous envisageons la guerre un peu eu rose, vers 18 heures le feu augmente d'intensité.

On nous fait avancer, nous traversons Paliseul où les premiers blessés commencent à arriver. De Paliseul à Messein où on se bat, c'est une procession sanglante de blessés qui hurlent et qui se traînent. Cependant, tout le monde avance crânement, un peu avant d'arriver sur le théâtre des opérations, on entre dans un champ où l'on fait une tranchée où nous passons la nuit. En passant à Paliseul, la première faction est renseignée que l'ennemi est au moins à 80 kilomètres de là, total à 4 kilomètres de là ils se fichent en plein dans une tranchée allemande qui les voyait venir et qui les attendait pour les guillotiner. Les premiers coups de feu ont été terribles, bien cachés, bien appuyés les alboch avaient tout pour eux.

Deux batteries du 35^{ème} d'artillerie qui mettaient en batterie tout près de là ont été littéralement fauchées. Cependant les forces arrivent, la tranchée est prise à l'assaut, le village de Messein est pris aussi par nos troupes ; en le quittant les Allemands y ont mis le feu.

Dans la nuit les Allemands font une contre-attaque qui échoue, cependant vers le matin nos troupes se replient laissant les blessés qui sont mutilés par les Allemands qui reprennent le village.

► **Dimanche 23 août.**

Nous abandonnons notre tranchée qui pour nous encore pas habitués aux horreurs de la guerre était un lieu de supplice d'entendre les cris des blessés toute la nuit.

Les Allemands qui sont en nombre bien supérieur à nous, nous obligent à reculer, ils prennent petit à petit du terrain.

Après avoir pour la première fois couché à la belle étoile, nous déjeunons. Avec des kilomètres et des kilomètres, tout le corps d'armée recule jusqu'à Bouillon par Noirfontaine, nous arrivons à Bouillon dans la soirée, nous n'avons rien pris depuis la veille à 10 heures, à part de l'eau que l'on trouve en suffisance jusque là. A Bouillon on se ravitaille et on couche au cantonnement, on paye le vin 2 francs la bouteille, à manger il n'y a rien.

► **Lundi 24 août.**

A 2 heures alerte, on retourne sur Noirfontaine, on prend position à l'Est du village et on fait de solides tranchées où nous nous faisons fiers d'attendre ces messieurs les Boch. Un ordre arrive, il faut se replier ; cela nous fait pas rire, on se replie en ronchonnant, mais c'est obligatoire, nos ailes sont débordées. Nous nous replions de nouveau sur Bouillon où nous pensons tenir, mais Bouillon est trop difficile à défendre, et on se replie sur Borbion. On se replie vite, presque en désordre, beaucoup de soldats abandonnent leur sac et leurs effets de rechange.

De Bouillon à Corbion on monte tout le temps, il fait chaud, on marche vite et la route dure, tout cela représente de gros inconvénients pour le bon ordre de la troupe qui recule à contrecœur et sans arrêt.

Cependant, il paraît que c'est un piège que l'on tend aux Allemands, on veut les attirer dans la vallée de la Meuse. On recule ainsi jusqu'à la frontière, et de la frontière jusqu'à Sedan où on arrive le soir tard éreintés.

Pour comble, nous devons prendre des positions pour la nuit, et nous allons faire une tranchée sur le bord du canal de la Meuse où nous passons la nuit à grelotter au bord de l'eau.

► **Mardi 25 août.**

La nuit nous n'avons pas été inquiétés, le matin au jour nous fortifions notre tranchée que nous abandonnons vers onze heures pour prendre une nouvelle position dans un jardin sur le bord du canal.

Les Allemands commencent à bombarder la ville, les obus tombent un peu partout sans cependant faire beaucoup de victimes, nos batteries délogent bientôt les batteries ennemies qui à nouveau reprennent des positions pour être à nouveau délogées. Ce duel terrible dure tout le jour.

L'infanterie allemande est entrée dans Sedan et se répand jusqu'à la Meuse, en face de nous ils pénètrent dans les maisons par derrière et viennent nous canarder par les fenêtres, ou par les ouvertures des caves. A chaque fois que quelqu'un de nous se montre, il est salué d'une balle, mais nous avons une bonne position et de notre côté, nous essayons notre adresse à chaque fois qu'il se montre un curieux.

Cela dure jusqu'au soir, plusieurs quartiers de la ville sont en feu. Les Allemands dont le dessous a été nettement marqué abandonnent la ville le soir pour passer la Meuse dans un autre point. Une fois la fusillade terminée, la nuit venue on rentre au cantonnement, peu après tout le monde dort, quand vers 22 heures nous avons une drôle d'alerte. Dans les rues un cavalier passe au galop en criant « Aux Armes », quelqu'un crie dans la porte du cantonnement, juste au même moment le Génie fait sauter un pont. Tout le monde est réveillé en sursaut par les cris, le bruit et la lueur de l'explosion. Certains se mettent à crier, il y a un instant de panique folle : enfin le calme renaît et on se recouche sans être dérangé jusqu'au lendemain.

► **Mercredi 26 août.**

Le matin tout est calme, on est loin de se douter de ce qui se passe, des patrouilles traversent la ville de Sedan, il y a beaucoup de morts allemands, on rapporte beaucoup de bibelots allemands que l'on se partage.

Pendant la nuit les Allemands qui avaient abandonné Sedan s'étaient portés au Nord de Sedan et avaient traversé la Meuse sans rencontrer de résistance.

Sur un pont mal sauté, ils ont établi des barricades qui leur ont permis de passer. A 7 heures, le bombardement de la ville recommence, mais cette fois d'un tout autre côté. Les voilà qui entourent la ville presque entièrement, nous tenons une position dans une cour, mais bientôt nous devons l'abandonner pour fuir vers la gare, le seul boyau qui nous reste pour sortir du guépier. Nous passons au bout d'une rue occupée par les Allemands ; les balles pleuvent comme grêle, dans la cour de la gare la même chose : on court, on vole presque, enfin nous voilà arrivés à l'abri de la portée des balles et nous respirons un peu, malheureusement nous n'avons pas tout vu, il nous faut traverser une grande plaine découverte sous le feu de l'artillerie qui nous a découvert et qui nous grêle à profusion.

La marche est d'autant plus difficile que le terrain est coupé de petits pâturages entourés de fil de fer qui nous retarde beaucoup et qui occasionne la perte de beaucoup.

Le premier homme qui tombe à mes pieds m'impressionne désagréablement, les jambes commencent à devenir lourdes, mais il faut sauver sa tête, et pour ce, et pour ce il faut courir. Enfin nous arrivons en haut de la terrible côte, sur l'autre versant nous sommes un peu à l'abri, mais après celle-ci il y a une autre. L'ennemi qui a allongé le tir nous crible à nouveau, c'est une débandade indescriptible, tout le monde est mélangé, notre colonel rassemble les hommes qui lui reste et nous dirige sur Angécourt, après une halte de une heure et demi, il nous dirige sur Raucourt où nous passons la nuit. Je vais passer la nuit à la mairie de Raucourt avec le colonel à qui on a confié la défense de Raucourt pour la nuit.

► **Jeudi 27 août.**

Nous partons le matin à la recherche de notre régiment que nous avons perdu la veille, il tombe de l'eau les routes sont détrempées et la marche est difficile, nous sommes mélangés avec le 17^{ème} corps. Le bombardement recommence, notre artillerie a l'air de prendre le dessus au début, nous marchons une partie de la journée et retrouvons les nôtres dans la soirée.

Le 137^{ème} notre régiment d'active vient de prendre un drapeau allemand et fait prisonnier un colonel. Dans la soirée nous prenons leur place en avant et forçons les Prussiens à reculer, on leur fait quitter Chaumont Saint-Quentin où ils sont installés et on les repousse jusqu'à la crête que l'on occupe toute la nuit. Notre compagnie redescend à Chaumont Saint-Quentin où nous passons la nuit.

Pendant la nuit à part les cris des blessés qui comme à l'habitude n'ont pas été ramassés.

► **Vendredi 28 août.**

Au petit jour nous allons prendre position sur la ligne, chemin faisant nous trouvons beaucoup de morts et blessés, plus d'Allemands que de Français. En arrivant à notre emplacement, la tâche est particulièrement pénible, d'aucuns doivent se coucher dans un endroit ensanglanté de la veille, d'autres au contraire sont obligés d'enlever les morts pour se mettre à leur place, mais tout cela n'est rien. Il y a quelque temps que nous sommes installés, nous attendons patiemment que l'ennemi se montre, entre temps je

vais faire une patrouille pour reconnaître un ravin qui se trouve devant nous, ma mission terminée je reviens reprendre ma place ; tout à coup une méprise terrible se produit : La position que nous occupons était occupée la veille par les Allemands. L'artillerie qui devait battre le village et la crête que nous occupons n'a pas été avertie que nous occupons la crête et le village.

Parmi nous beaucoup ont avec eux des choses allemandes, des officiers français même ont sur eux des manteaux allemands. Les artilleurs qui regardent la tranchée se figurent qu'elle est occupée par les Allemands à travers lesquels il y a des blessés français. Alors l'artillerie française nous tire dessus, la première rafale tombe sur le village, la deuxième un peu en arrière de nous, la troisième un peu en avant et la quatrième en plein dessus. C'était terrible le temps que cela durait, les hommes tombaient et hurlaient, je vous assure que c'était démoralisant de se faire tuer par les siens, on a abandonné notre position et on est allé se reformer en arrière poursuivi par l'artillerie ennemie qui nous crible. A la compagnie nous avons un lieutenant tué, 2 caporaux et quelques hommes, nous nous replions jusqu'à Bulson, où nous devons cantonner,. Nous faisons la halte avant d'arriver à Bulson les Allemands nous dénichent et nous criblent à nouveau ? Nous abandonnons Bulson pour y revenir quelques instants plus tard. De nouveau éventé, on crible le village d'obus toute la soirée, les Allemands ont amené des canons de gros calibre et tirent à obus explosifs, leur effet est très démoralisant quoique n'étant pas beaucoup plus à craindre que les autres.

Je tiens avec une dizaine d'hommes une barricade, sur une rue près de nous se trouve un noyer qui est littéralement ébranché par les obus. A un certain moment je dois abandonner la position qui devient intenable ; au moment où j' abandonne la barricade, un obus tombe en plein dessus, nous l'avons échappé belle.

A la nuit tombante, nous quittons Bulson pour aller prendre une position à 2 kilomètres en avant dans un bois où nous passons la nuit.

► **Samedi 29 août.**

Le matin au petit jour, la fusillade recommence sur notre droite, on m'envoie reconnaître une ferme située à 500 mètres de là en avant. Je n'ai pas la peine d'aller jusque là car on est resté seul un bataillon du 337^{ème} toutes les troupes du corps sont repliées depuis la veille à 23 heures, et notre pauvre faction est entourée par une manœuvre habile et audacieuse. Nous arrivons à nous tirer de cette mauvaise passe, nous passons dans un bourg dont je n'ai pas eu le temps de prendre le nom. Les Allemands sont passés dans le patelin une demi-heure avant nous, en sortant, ils ont pris la route à droite, on prend la route à gauche et on rejoint les nôtres en rentrant à Bonage, nous nous replions sur Vendresse et Louvigny. On passe la nuit au bivouac dans un bois près de Louvigny, dans la nuit nous sommes réveillés par la fusillade, tout le monde debout, la fusillade cesse. Sans souci du danger, tout le monde se recouche et dort ; jusqu'ici les nuits n'ont pas été top fraîches car le jour il fait très chaud.

► **Dimanche 30 août**

Au petit jour nous quittons le bivouac, l'artillerie tonne sur notre gauche, l'ennemi à l'air de relâcher le front pour nous tourner ; nous prenons position dans un bois en arrière de Louvigny pour permettre aux convois de se dégager,, ensuite nous recevons l'ordre de

nous replier sur Saint-Lambert par Villeneuve, Day et Semuy. Nous prenons position à l'est de Saint Lambert pour soutenir l'artillerie. Nous sommes copieusement arrosés par les obus toute la soirée, le soir on nous relève et nous nous replions sur Attigny et Boulommes, nous bivouaquons dans un pré près de Boulommes. Il est difficile de se faire une idée de la misère que voient les habitants des pays où les opérations se déroulent, tout le monde part en hâte devant nous, emportant ce qu'ils ont de plus précieux, et abandonnant le reste : ménage, bétail et le reste. Ici se sont des gens de l'Oise, ils emmènent une ou deux voitures chargées, là c'est une famille plus pauvre, et on a mis le maigre bien dans une charrette à bras, là c'est dans une brouette, plus loin c'est une pauvre jeune femme avec deux ou trois enfants, elle n'emmène avec elle que sa voiture d'enfant. Le père est parti dans l'armée et la mère fuit comme elle peut le fléau dévastateur. Tout cela à nous soldats quoique endurcis par la misère n'est pas sans nous causer de vives impressions, surtout à ceux qui sont pères de famille.

Si tous ces gens qui s'en vont sans savoir où, savaient ce qui se passe quand ils sont partis, cela ajouterait encore à leur tristesse. Les uns ont laissé leur bétail dans les écuries, attaché mais là il va mourir de faim et de soif, là au contraire, on a tout lâché dans les champs, ceux-ci sont tués par les obus ou les balles, ceux là ont mangé outre mesure dans du trèfle ou de la luzerne et sont morts enflés. Revenons à la maison d'habitation, tout y est détruit, le linge est arraché des meubles défoncés, déchiré, traîné dans les rues, la literie, la literie est sortie et déchiquetée et souvent la maison est brûlée, les quelques gens qui se sont hasardés à rester sur place voient pire encore car ils assistent sur place à cette sauvagerie.

► **Lundi 31 août**

Au petit jour les canons allemands commencent à tonner, nous nous replions sur Leffincourt où nous cantonnons. La journée s'est passée sans trop de mal pour nous et le soir nous sommes heureux de coucher à l'abri.

► **Mardi 1^{er} septembre**

Nous quittons le cantonnement et nous nous rassemblons où nous étions la veille, là nous manquants sont remplacés par les hommes venant du dépôt dans la journée, il y a une petite accalmie, notre front n'est pas inquiété, cependant dans la soirée nous recevons l'ordre de nous porter sur Machaux où nous construisons une tranchée. A part quelques obus, nous ne sommes pas inquiétés, nous abandonnons notre position à 21 heures et nous nous replions sur St. Lambert et Hauviné. Pendant la nuit, le canon tonne des deux côtés, il y a beaucoup d'acharnement, le reste de la nuit nous prenons les avant-postes entre St. Lambert et Hauviné.

► **Mercredi 2 septembre.**

Au jour nous partons sur St. Martin L' Heureux et la gare de Dontrien, là nous recevons l'ordre de tenir la gare tout le jour coûte que coûte. A 18 heures et demi nous nous replions sur Prosnes où nous arrivons à minuit, on fait le café et à 3heures on repart.

► **Jeudi 3 septembre.**

Après s'être reposé pendant 2 heures à la belle étoile, nous repartons frais dispos n'ayant rien touché comme vivre, nous nous dirigeons sur Mourmelon, Le Petit Livry, sur Vesles et Les Grandes Loges. En arrivant aux Grandes Loges, on se met à faire la

soupe que nous reversons une demi-heure plus tard pour prendre position dans un bois à 2 kilomètres au Sud-ouest de Bouy. Tout le monde a la dent, mais nous nous restaurons avec les obus allemands qui nous grêlent à l'excès. Le soir nous prenons les avant-postes sur place et mangeons un peu. Dans la nuit, on m'envoie à Bouy avec une corvée en armes pour chercher de l'eau. Nous avons une plaine de 2 km à traverser et qui n'est pas occupée. Cependant on se faufile à la faveur de la nuit et on n'est pas inquiétés.

Le reste de la nuit, le canon ne cesse de se faire entendre. L'ennemi a encore l'air de nous déborder sur notre gauche.

► **Vendredi 4 septembre.**

Nous tenons notre position jusqu'à huit heures du matin, après quoi, on se replie sur Martougues. Ce matin encore nous sommes débordés, nos ailes ont cédé et il nous faut marcher comme des dératés pour arriver à se garer à temps, il fait ce jour là une chaleur étouffante, nous traversons des bois de sapins où la poussière s'ajoute à la chaleur et la fatigue rend la marche excessivement pénible. Vers midi le renier officier de notre compagnie tombe frappé par la chaleur qui devient de plus en plus intolérable, car personne n'a aucune boisson. Vers 14 heures nous faisons une petite halte et mangeons un peu ; après quoi nous continuons de nouveau accompagnés par les obus jusqu'à Soudron où nous arrivons à 22 heures. Après avoir fait la soupe, on se repose un instant.

► **Samedi 5 septembre.**

Nous partons de Soudron à 4 heures, nous nous replions sur Vatry, là nous prenons la route nationale de Châlons-sur-Marne à Arcy-sur-Aube et nous nous replions sur Sommesouls. Sur la grande route nous nous trouvons mêlés à une caravane d'émigrants, il y en a tellement que nous faisons 14 kilomètres sur la grande route, il y en a tout le long, ces pauvres gens se demandent jusqu'où il leur faudra se retirer. Chaque jour, ils abandonnent un peu de leur maigre chargement pour pouvoir continuer la route. Il y en a parmi eux qui viennent jusque de la frontière belge. C'est écoeurant de voir ces pauvres gens à peine vêtus et fatigués, fuient devant l'ennemi. Quelques uns se demandent pourquoi nous reculons ainsi toujours. D'aucuns sont tentés de croire que nous reculons par crainte des Allemands et seraient tentés de nous traiter de poltrons. Cependant, nous reculons toujours sans presque opposer de résistance, mais nous sommes commandés et nous devons obéir, il n'y a pas de précipitation dans la marche en arrière, chacun s'en va songeur, et on se demande quand il plaira à nos chefs de nous faire avancer. Nous arrivons à Sommesouls vers midi, nous faisons une halte et nous mangeons. Dans la soirée, nous recevons l'ordre de nous porter sur la gare de Haussimont, nous voilà à nouveau parmi nos chers obus, nous ne les avons pas encore entendus à nos oreilles aujourd'hui sans que le temps nous dure.

Nous prenons position aux avant-postes pour la nuit à un kilomètre à l'Ouest de la halte de Haussimont. Dans la nuit nous faisons une tranchée et attendons en vain toute la nuit.

► **Dimanche 6 septembre.**

Le matin nous quittons notre position et partons dans la direction de Connantray. Nous faisons le café à une ferme à 4 kilomètres à l'Est de Connantray, dans cette ferme des soldats du 19^{ème} d'infanterie se sont introduits dans la cave pour piller, notre commandant en abat un d'un coup de revolver, après une courte halte, nous allons prendre position sur la voie ferrée en arrière du village de Lembarré. Toute la journée une canonnade nourrie, jusque là, heureusement, nous n'avons pas été découverts et nous sommes épargnés, les obus passent au-dessus de nous pour se perdre dans les bois derrière nous. Dans la soirée, nous prenons une formation contre une charge de Hulans qui viennent pour surprendre un de nos convois. Ils arrivent à la charge croyant qu'ils vont tout bouffer, mais ils sont reçus par le 62^{ème} d'infanterie qui les attend sans qu'ils s'en doutent : tout à coup, un crépitement se fait entendre, ils sont fauchés en un clin d'œil, il ne reste pas un cheval debout, quelques rares cavaliers échappent à nos balles et s'empressent de se barrer.

Vers le soir un avion nous a déniché et on doit changer de position aussitôt après son départ pour ne pas servir de cible. Dans la nuit notre compagnie est désignée comme soutien d'artillerie, nous allons rejoindre les batteries qui sont installées à un kilomètre en arrière de la voie ferrée et nous laissons la gare de la ligne au reste du bataillon. Dans la nuit une alerte nous oblige à faire une patrouille, je vais avec 5 hommes à la voie ferrée voir ce qui se passe : un poltron en sentinelle a crié sans rien voir, et c'est tout, de retour à notre position nous passons le reste de la nuit tranquille.

► **Lundi 7 septembre.**

De bonne heure l'artillerie que nous accompagnons se met à cracher avec violence pour ne pas cesser de tout le jour. Nous sommes cachés sous des sapins, les pièces d'artillerie sont couvertes par des branches. Les aéros qui passent et repassent tout le jour n'arrivent à nous trouver que le soir. Les Allemands sont rusés, jusqu'à la nuit, ils ne nous envoient que quelques obus, mais ils nous ont repérés et gare !

Le capitaine d'artillerie nous avertit qu'on va nous cribler de projectiles dès le lendemain, et de faire des abris pour nous protéger.

Vers dix heures on m'envoie avec les cuisiniers pour faire la soupe à l'échelon de munitions d'artillerie qui se trouve à 2 kilomètres en arrière. Les Allemands qui ont aperçu nos feux nous prennent pour cible, en un clin d'œil nous sommes criblés d'obus, à côté de notre feu trois artilleurs sont tués, un lingot touche mon képi et me déchire le manchon, mais ne me fait aucun mal. Il faut en toute hâte se débiter de là sans penser faire la soupe, nous regagnons les nôtres à la lueur des obus.

L'ennemi qui a repéré nos pièces d'artillerie commence à les bombarder, et cela dure toute la nuit. Les artilleurs ont dû abandonner leurs pièces et nous restons sous nos abris de branchage. Quelle nuit terrible, à chaque instant la mitraille grêle, mais par un hasard vraiment extraordinaire, personne chez nous n'a été atteint.

► **Mardi 8 septembre.**

Le reste du bataillon qui est resté en avant de nous vient d'être surpris, les Allemands ont franchi la ligne des sentinelles et tombent sur les tranchées où beaucoup dorment ; la panique est indescriptible : les uns se sauvent en abandonnant leurs armes, les autres emportent leurs souliers à la main, d'autres enfin se défendent, mais à un contre dix ils

arrivent bientôt sur nous sans que nous soyons avertis. On doit abandonner notre position, l'artillerie nous imite laissant ses pièces à l'abandon en ayant subi des pertes assez sérieuses.

On se replie avec l'artillerie jusqu'à deux kilomètres au Sud de Connantray où nous reprenons avec elle le poste de soutien. Des troupes qui arrivent à notre aide, parmi celles-ci se trouve le 114^{ème}, mais aux premiers coups de canon, ils se débinent nous laissant à nouveau seuls aux prises avec l'ennemi.

La position devient critique et à nouveau nous devons abandonner notre position pour revenir sur Semoine où on fait la soupe, depuis trois jours nous n'avons rien pris de chaud et la soupe est bien reçue. Après la soupe nous prenons à nouveau une position pour la nuit au Sud Semoine, nous faisons des tranchées dans lesquelles nous passons la nuit.

► **Mercredi 9 septembre.**

A l'éclaircie, la canonnade recommence, tout le monde se replie autour de nous, mais nous avons la mission de tenir coûte que coûte. La grêle d'obus devient très intense pendant toute la journée. De nouveau on essaye d'avancer, des troupes venant de l'arrière, mais lorsqu'ils arrivent à notre hauteur sous la mitraille, tous reculent. Vers le soir on nous fait essayer une contre attaque qui ne réussit pas, après quoi, on retourne prendre position dans notre tranchée pour y passer la nuit à nouveau. Un peu plus tard, la pluie vient nous trouver, ce qui nous fait guère rire.

► **Jeudi 10 septembre**

Ce matin, nous devons avancer en guise de déjeuner, nous traversons le champ de bataille de ces deux jours derniers. Il y a beaucoup de cadavres, mais moins cependant que nous aurions cru, surtout de notre côté. Le génie enterre ses morts, on profite des trous faits par les obus, il y a moins de travail à faire la terre est défoncée. Tout près, nous arrivons sur une hauteur derrière un bois à l'endroit où les Allemands se tenaient depuis deux jours, ils ont abandonné en se retirant plusieurs pièces de canon et une assez importante quantité de munitions. Nous avançons tout le jour sans trouver de résistance, nous couchons le soir en bordure de la ligne où nous étions trois jours avant. Nous sommes près de la halte de Haussimont; nous sommes reçus par les balles, la fusillade crépète, mais à la faveur de la nuit nous sommes hors d'atteinte. On se couche car on a besoin de repos.

► **Vendredi 11 septembre.**

De bonne heure nous partons en direction de Sommesouls, sitôt en route nous sommes salués par quelques obus égarés qui nous causent aucun dégât, nous arrivons sans encombre à Sommesouls, ici c'est la désolation, ce qui n'est pas brûlé achève de se consumer.

Les murs à demi tombés et fumant encore, semblent élever en l'air des bras gigantesques. Pour tout autre que nous ce spectacle serait terrifiant, mais ces hommes endurcis méprisant la mort farouchement s'avancent au milieu de ces ruines, semblant indifférents à ce qui se passe. Là c'est un Français blessé qui s'est abrité dans cette maison, il a voulu sortir mais il n'a pas pu, il est à demi carbonisé. Là le même sort a été

réservé à plusieurs Allemands ,plus loin un groupe de blessés français nous racontent leurs misères ,plus loin encore un major allemand est prisonnier avec tous ses blessés. Nous partons de Sommesouls sur Vatry ; ce qui devient le plus gênant maintenant ,c'est la mauvaise odeur dégagée par les cadavres des chevaux et même des hommes qui ne sont pas enterrés , ils sont là depuis près d'une semaine. En arrivant à Vatry la pluie commence à tomber ,nous avançons à trois kilomètre au Nord de Vatry ,là on nous fait faire demi tour ,on retourne sur Vatry ,et de Vatry à Bussy-Lettré où nous cantonnons à l'abri. La pluie tombe toujours ,mais nous sommes à l'abri et nous sommes heureux.

Ici nous sommes bien reçus ,les Allemands sont partis depuis une dizaine d'heures et on est heureux de revoir les Français. On se ravitaille et on mange bien ,on boit un coup de vin et on oublie bientôt notre misère.

Samedi 12 septembre.

Les Allemands reculent ,ce matin on doit marcher sur Châlons-sur-Marne où ils sont encore. De Bussy à Châlons il y a 18 kilomètres que l'on abat très vite sans être inquiétés. On rentre à Châlons vers 13 heures ,on est content de revoir les Français. On traverse Châlons sans fantaisie en ordre et en silence ,on nous donne du vin ,du pain ,du chocolat et on nous applaudit.

Nous restons 2 heures au sortir de Châlons ,quelques régiments nous dépassent avec leur drapeau déployé ,ils sont salués avec joie par la foule.

De là nous partons sur Saint-Etienne au Temple. La pluie le plus grand ennemi du soldat recommence à tomber. Cependant il faut marcher, bientôt nous sommes trempés jusqu'aux os. Nous passons à Saint-Etienne-au-Temple ,iln'y a que trois ou quatre maisons qui ne sont pas brûlées ,nous devons cantonner ici ,mais il n'y a plus de toit sur les maisons. Nous cantonnons deux kilomètres plus loin dans un petit bois de sapin. Encore une triste nuit ,la pluie ne cesse de tomber jusqu'au matin ,nous grelottons en attendant le jour et le beau temps.

► Dimanche 13 septembre.

La pluie cesse au jour ,nous partons dans la direction de Suippes avec l'artillerie. Ce matin ,celle-ci laisse sur place une dizaine de chevaux ,depuis qu'il fait mauvais temps ,les chevaux tombent à chaque instant ,et pour comble où on arrive ,tout est dévasté ,l'eau parfois empoisonnée.

Nous nous arrêtons à 2 kilomètres de Suippes où nous couchons à la clarté de l'incendie. Suippes n'a pas été épargné par les Allemands , en partant ils y ont mis le feu et tout un quartier flambe et nous éclaire. Toute la nuit l'eau tombe encore ,cependant nous avons de la paille et pouvons dormir.

► Lundi 14 septembre.

Nous traversons Suippes dont la moitié de la ville est carbonisée ,nous allons prendre position dans un bois à 2 km au Nord. Tout le jour l'artillerie ennemie nous grêle copieusement : de temps à autres ,tombent aussi quelques averses.

Dans la soirée je vais en avant reconnaître une ferme avec 6 hommes : cette ferme se trouve en avant de nous à 2km et doit être occupée par les Allemands. Nous devons traverser une petite plaine dans laquelle les Allemands nous voient très bien . Aussi ,à un moment donné ils nous criblent d'obus ,chacun de nous est couvert de terre et de

fumée ,mais nous ne sommes pas atteints et nous remplissons notre mission. En arrivant à la ferme ,ou plutôt au hameau car il y a huit ou dix maisons ,nous trouvons un homme qui reste d'une patrouille qui nous a précédé. Il est seul de reste avec son caporal qui est blessé ; le hameau brûle tout entier et l'ennemi après avoir assouvi sa rage s'est retiré. Nous contournons la fournaise sans découvrir aucun Allemand ,nous revenons trouver les nôtres et ramenons le caporal blessé ,il a une jambe brisée. Nous couchons sur place ,vers minuit nous sommes relevés et allons passer le reste de la nuit à la ferme hippique de Suippes.

► **Mardi 15 septembre.**

Ce matin nous avançons au nord-ouest de Suippes ,nous prenons formation contre l'artillerie ennemie ; tout le jour des deux côtés personne n'avance ni recule. Dans la soirée la pluie commence à tomber à nouveau pour durer jusqu'au lendemain.

Encore une terrible nuit ,la pluie tombe à torrent et les obus aussi. La fusillade sur notre droite fait rage ,mais nous ne sommes pas dérangés.

► **Mercredi 16 septembre.**

Sitôt que le jour arrive , on se porte en arrière pour faire du feu et se sécher ,la pluie continue jusqu'à midi ,on prend position dans un bois où on fait des huttes pour passer la nuit. Le soleil dans la soirée daigne se montrer ,ce qui nous égaye un peu ; il y a quelques temps nous le maudissions ,mais depuis son départ les nuits sont très froides ,et c'est pourquoi nous lui faisons bon accueil.

Aucun engagement dans la journée.

► **Jeudi 17 septembre.**

Ce matin nous quittons nos huttes ,l'artillerie seule tire et nous partons vers le Nord. Les Allemands sont retranchés et ne veulent pas se déloger . Au contraire ils ont l'air de vouloir nous attaquer et il faut nous aussi se retrancher solidement. A cet effet ,nous faisons de grandes tranchées que nous recouvrons de troncs de sapins. Nous abattons une grande quantité de sapins ,le temps cependant ne se prête pas à la besogne car il pleut tout le jour à torrent. Une fois de plus ,nous voilà trempés jusqu'aux os ,il faut ajouter que depuis 5 à 6 jours nous n'avons pas le temps de sécher. Vers le soir je pars à Suippes avec une corvée de huit hommes chercher du vin. Quand nous arrivons la distribution est faite ,et le mauvais temps continuant ,on décide de coucher à Suippes.

► **Vendredi 18 septembre.**

Sitôt qu'il fait clair nous partons toucher notre vin ,vers huit heures nous nous acheminons vers le bois où nous avons laissé les nôtres la veille. En arrivant nous trouvons la place vide et nous apprenons que le 11^{ème} corps qui est le nôtre se porte sur le camp de Châlons. Ils sont partis de grand matin ,et que faire de nos 85 litres de vin que nous traînons dans des seaux en toile ? Nous retournons à Suippes ,nous cherchons une charrette à bras et deux fûts dans lesquels nous mettons notre vin et entassons nos fusils et équipements. Nous voilà partis sur la route du camp de Châlons ,de Suippes nous passons par Guperly ,et de là à Vadenay. Nous n'avons rien mangé depuis 24 heures et personne n'a rien dans sa musette. A Vadenay on fait une halte ,on rentre dans une maison où les habitants sont partis ,nous faisons cuire une marmite de

pommes de terre que nous écrasons dans du lait que nous trayons dans une écurie où les vaches sont restées.

Restaurés par la purée, nous continuons jusqu'à Livry -sur-Vesles où nous décidons de passer la nuit ; nous avons fait 28 kms avec notre chargement ,mais nous n'avons pas rattrapé les nôtres. Nous touchons quelques vivres dans un régiment de chasseurs et nous passons la nuit à Livry. Nous sommes heureux d'être à l'abri ,l'eau tombe toute la nuit.

► Samedi 19 septembre.

L'eau a détrempé la route et rend la marche pénible avec notre convoi ,cependant nous sommes décidés à l'emmener jusqu'au bout. Nous savons que notre régiment cantonnera ce soir à Villers – Alleran , il y a une trentaine de kilomètres. Nous passons par les Grandes-Loges, , Mailly ,Rilly – la – Montagne.

Nous arrivons à Viller – Alleran le soir à 22 heures ,nous sommes exténués mais content d'avoir retrouvé les nôtres.

► Dimanche 20 septembre.

Ce matin nous devons avancer sur Reims qui depuis deux jours brûle. Nous nous arrêtons dans un bois et on fait du feu pour se sécher ,car il tombe de l'eau. Le soir nous allons cantonner à Campfleuroy à 4 heures de Reims.

► Lundi 21 septembre.

Nous restons une partie de la journée à Champfleury , le soir nous partons par Savy et Vildemange ,nous allons jusqu'à Champbruy où nous n'avons que 20 kms à faire. Mais nous tombons dans les convois où nous y passons toute la nuit et arrivons à Champbruy au jour.

► Mardi 22 septembre

Après trois heures de repos nous repartons par Romigny Viller en Mardenois jusqu'à Fère où nous devons coucher. En y arrivant ,nous apprenons que notre cantonnement est pris par les Anglais qui sont venus à notre secours ,nous sommes contents de trouver des aides ,mais nous maugréons contre le sort qui nous envoie coucher à 4 kms de là à Loupeigne.

Il y a plus de 4 heures que nous marchons avec un repos de trois heures en tout ,c'est maigre ,cependant nous arrivons à Loupeigne vers 23 heures.

► Mercredi 23 septembre.

Depuis déjà 5 à 6 jours je suis atteint de dysenterie qui me fatigue beaucoup. Je ne puis guère prendre de nourriture et cela me fatigue énormément. Ce matin je n'en puis plus ,des coliques terribles m'obligent à me rouler sur la paille ,cependant il faut partir ,tous les camarades m'entourent mais ne peuvent me soulager. Le major du bataillon que je me décide à consulter me dit : « Suivez ou restez ici ,je n'ai aucun médicament à ma disposition ni aucune voiture pour vous emmener. » Je me débarrasse de mon sac et m'accroche derrière une voiture du train régimentaire. Le médecin chef me donne un billet et je dois être évacué ,mais à bout de force je couche près d'une meule de paille et attend le passage de quelque ambulance. Ce sont les Anglais qui me ramassent et m'emmène à Fère en Mardennois où je prends le train pour Noisy le Sec. De là on m'envoie à Nogent sur Marne et de Nogent au Perreux.

► Jeudi 24 septembre.

Après avoir passé la nuit dans le train , ma colique s'est un peu calmée ,ce ne sont certes pas les soins ,à Epernay je suis descendu du train ,j'ai acheté une bouteille de Champagne qui m'a remis un peu ; au Perreux je suis dirigé sur l'école du centre.

► Vendredi 25 septembre.

Je passe la visite ,le major me met au lait pendant 6 jours ,quel changement l' on trouve en arrivant de la ligne de feu ! On est étonné d revoir du monde, surtout du monde tranquille ,presque gai ,c'est à peine si j'en crois mes yeux !

Les premiers jours je respecte les ordres du major ,mais aussitôt que je me sens assez solide ,je commence à manger des choses légères que je fais venir de la ville ,car ici on trouve de tout.

Je reste au Perreux les 25. 26. 27. 28. 29. 30 septembre et le premier octobre.

Fin du journal de guerre de Joseph Lavaud mort au combat le 19 / 10 / 1915

Les cartes et les lettres de Joseph Lavaud expédiées à sa famille pendant la guerre de 14 – 18

► Carte du 11 Juillet 1914

Saumur le 11 Juillet 1914

Chère Maman ,

Je viens vous proposer de venir passer huit jours chez nous, neuf si vous voulez. En ce moment il fait beau , vous pouvez faire ça sans trop vous fatiguer ,Raymond s'habituerait avec vous et après nous vous l'enverrons. Ne vous inquiétez pas du voyage ,il est à ma charge ,j'aurais voulu aller le conduire mais je n'ai pas le temps ,si vous acceptez ,il sera habitué avec vous ,cela ira tout seul. J'espère que vous acceptez ,j'attends votre réponse ; chez nous tout va bien et nous espérons que vous êtes de même ainsi que tout le monde. Nous vous embrassons.

Tous vos enfants

J. Lavaud

► Lettre du 14 Juillet 1915

J. Lavaud sergent au 137 10^{ème} Cie secteur 82

Chère Maman et Petit Gars ,

J' ai trouvé le 137^{me} au repos en arrivant ,on est mal où on est ,à part les puces et les poux qui pullulent dans notre paille on n'est pas malheureux ,au repos tout est très cher ,mais on trouve presque tout ce que l'on veut ,nous sommes allé travailler aux tranchées la nuit. Il avait plu dans le jour et à certains endroits il y a bien 30 à 40 centimètres de vase. Depuis 2 jours il fait beau temps ,cela va sécher un peu.

Nous retournons en première ligne ce soir pour six ou sept jours ,notre ligne de tranchée se trouve à 1500 mètres à l'est d'Hébuterne ,on est au repos à Bertrancourt ,on est à 25 kms d'Arras. J'ai vu Marcel mercredi à Acheine , j'ai vu Seguin hier ,je lui ai porté le jambon et on en a mangé un bout ensemble ,lui est à Saily à 4kms d'ici. Jusqu'ici , je n'ai pas lieu de me plaindre , j'ai trouvé la tâche comme je la croyais. Au revoir ,bon courage et bonne santé.

Je vous embrasse ainsi que Raymond. Bonjour à tout le monde.

Votre fils J. Lavaud

► Lettre du 12 Juillet 1915.

Tranchée de première ligne 12 juillet 1915.

Chère Maman et Petit Gars,

J' apprend avec peine la mort de ce pauvre Louis ,c'est bien triste de se faire tuer après avoir tant souffert , malheureusement ,ce sera le sort de tant.

Je vais écrire à cette pauvre Mélanie ,c'est bien cruel pour elle.
Et ce pauvre Eugène Auvinet ,c'est bien triste aussi ,mais il a au moins la consolation de mourir entouré des siens. Je vais leurs écrire aussi .Je trouve que vous vous apitoyez beaucoup trop sur mon sort ,quoique n'ayant pas toutes nos aises ,nous ne sommes pas trop malheureux ,tant que nous n'avons pas d'attaque on peut s'échapper ; quelques obus de temps en temps ,on s'y fait ,quand on se montre on entend une balle qui vous siffle aux oreilles ,mais c'est si petit une balle que la place lui manque pas pour passer à côté de vous. Il y en a toujours quelques uns d 'attrapés , soit par les obus ou les balles ,mais le nombre est relativement restreint. Comme nourriture c'est loin d'être notre popotte du dépôt ,mais comme on ne fait pas grand'chose cela suffit , et comme nous faisons huit jours de repos on peut se ravitailler ; seulement tout est hors de prix. La question manger ne m'a pas dérangé jusque là car étant donné le peu de mouvement que l'on fait ,je mange peu , ce qui passe le mieux c'est le chocolat ,j'en avais apporté beaucoup et la prochaine fois j'en apporterai autant ,ce qui est le plus dur les premiers jours ,c'est que tant qu'on est en première ligne on est obligé d'avoir toujours l'équipement chargé de cartouches sur le corps. Les premiers jours je le trouvais gênant mais on se fait à tout ,aujourd'hui cela ne me dérange pas du tout ,je m'en vais maintenant vous parler de notre vie en détail dans notre royaume de taupe. Chaque section a un secteur à surveiller ,il y a dans une section 50 à 60 hommes. Chaque sergent (2 par section) assure le service par roulement avec la moitié des hommes, 25 ou 30 à la fois pendant que l'autre sergent et l'autre moitié des hommes se reposent dans des trous ,on prend chaque jour 8heures par jour et 4heures de nuit ,de minuit à midi ou de midi à minuit ,ou on divise le service de façon à intercaler les veilles du soir et du matin ,pendant la nuit ,la moitié de la portion de la veille travaille : soit à mettre des fils de fer en avant des tranchées ,soit à construire des abris , à faire de nouvelles tranchées ou des boyaux de communication pour vider l'eau qui s'égoutte dans des puisards qui sont de distance en distance dans les tranchées ,tous ces ouvrages ne peuvent être faits que la nuit ,car si on a le malheur de se montrer le jour on est victime. En ce moment nous avons de l'eau ,cette nuit il en est tombé une partie de la nuit et ce matin, en ce moment il est 8 heures le soleil a l'air de vouloir se mettre de la partie ,on l'aime bien le soleil mais il est chaud par dessus une tranchée de deux mètres de profondeur ,cependant on le préfère à l'eau ,si vous voyiez ces hommes garnis de boue cela fait un drôle d'effet. Les capotes frottent tout le long des boyaux lorsqu'on se déplace, heureusement maintenant il ne tombe pas souvent d'eau ,c'est mieux que l'hiver et on a pas froid ,c'est déjà beaucoup.

Je me sens tout à fait habitué à ce genre de vie et m'en trouve nullement affecté. Je suis bien portant et plutôt gai ,on devient une véritable machine humaine qui s'accommode à tout. On ne vit pas pour le plaisir de vivre la vie de taupe qui n'a rien d'agréable ,mais on vit pour les siens et on veut vivre pour eux ,car chacun de nous conserve l'espoir du retour ,mais quand ! Il y en a sur la quantité qui ne font que se lamenter ,c'est un tort , ils n'en sont que plus malheureux. Le moral est encore bon en général ,quoique tout le monde voudrait que ce soit fini. Les boches devant mon secteur sont à quatre cents

mètres et nous avons en avant de notre tranchée un réseau de fil de fer ronce entortillé dans tous les sens qui fait 50 mètres de profondeur.

Vous parlez de m'envoyer quelque chose à manger ,je ne sais pas si c'est la peine ,car avec le transport cela revient aussi cher qu'à l'acheter ici et je crois que vous ne pourrez pas expédier de confiture par la poste. Je ne vois pas grand'chose à ajouter à mon journal ,je vous remercie de la mèche à Raymond , je vous envoie ci-contre le plan d'une tranchée pour vous en donner une idée. C'est grossièrement fait ,mais ici ,ce n'est pas un bureau loin s'en faut , ni règle ni compas.

Rien de plus à vous dire ,je vous embrasse ainsi que Raymond. Bonjour à tout le monde. Merci à tante Célestine.

Votre fils qui vous embrasse bien fort.

J. Lavaud sergent au 137^e 10^e Cie

En ce moment le canon tonne les obus passent au dessus de notre tête ,par conséquent rien à craindre

► Lettre du 24 Juillet 1915

Fréchencourt le 24 Juillet , Somme

Chère Maman ,

Nous avons été relevés de notre secteur d'Hébuterne par les Anglais ,depuis deux jours nous sommes dur le trimard ,nous voyageons de nuit ,hier nous étions à Pucheviller ,nous comptions rester quelques jours ,mais hier soir à 9heures nous avons reçus l'ordre de partir et nous sommes arrivés à Fréchecourt ce matin à 2 heures ,nous repartons ce soir ,où ? nous n'en savons rien. Marcherons nous longtemps ,nous ne le savons pas. Il fait bon à marcher la nuit car il ne fait pas chaud.

J'ai vu Seguin hier ,aujourd'hui il doit être à Saint-Gratien à 3 kms d'ici. Je crois qu'il va bientôt aller en permission ,ce n'est pas trop tôt.

J'ai peu de choses à vous apprendre pour le moment ,je suis en bonne santé et vous crois ainsi ,de même que toute la famille. Bonjour tout le monde ,embrassez Raymond pour moi.

Je vous embrasse de tout cœur. Votre fils J. Lavaud.

Valentine et André vont bien ,il paraît qu'il marche bien ,mais pas encore seul ,mais il est très méchant.

► Lettre du 9 août 1915.

Le 9 août 1915.

Chère Maman et Petit Gars,,

J'ai reçu votre lettre ainsi que ce qui y était joint ,les correspondances qui vont là-bas de quelques natures quelles soient ,le facteur n'a qu'à les expédier ,plutôt que les emporter traîner à la Barbinière. Je vous ai envoyé la photo de tous les officiers de la compagnie : on nous a tiré dans une ferme il y a une quinzaine. Vous pouvez reconnaître Maurice Belaud qui a été au tré qui est avec moi. Vous pouvez dire bonjour à Célestine de la part de Paul Bodin ,il est toujours en bonne santé ,ainsi que le mari de Maria.

Berger Auguste ,il est sergent à la 8^{ème} Cie Je l'ai vu hier ,il arrive de permission à Thouars ,il se porte bien aussi.

On nous lu ce matin un arrêté ministériel nous défendant d'écrire ce que l'on fait ni où on est.

Les lettres ,nous devons les remettre ouvertes ,elles sont lues et cachetées après par l'officier censeur. A l'avenir ,si nous sommes au repos ,je commencerai par un R ,aux tranchées par un T ,en marche par un M ,et au combat par un C.

Je sais ce qui se prépare on remplace tous les effets et chaussures qui ne sont pas en bon état ; on va toucher des casques et des bérets comme coiffure.

Merci à Raymond de sa lettre et de ses fleurs. Embrassez-le bien fort pour moi André va bien.

Bonjour à tout le monde ,je suis en bonne santé et vous pense ainsi.

Bonjour à tout le monde. Je vous embrasse votre fils.

J. Lavaud

J'ai vu Seguin qui m'a dit qu'il vous avait vu.

► Lettre du 18 août 1915.

Le 18 août 1915. Ici nous sommes à 10 kilomètres des boches .

Chère Maman et Petit Gars ,

Je profite d'une journée de repos pour venir un peu avec vous ,nous avons changé de place ,nous sommes rendus dans la Marne entre Châlons sur Marne et Verdun à Somme – Tourbe ,ici le village est entièrement rasé ,il reste l'église et une maison ,nous couchons dans des baraques faites de terre et de planches. On n'est pas trop mal , mais on est mal nourri ; je ne sais pas le temps que nous allons rester ici , nous y sommes depuis hier matin à 1 heure. Nous allons prendre position dans les tranchées , partirons-nous ailleurs ? nous n' en savons rien , mais je crois que nous allons y rester quelques temps.

Le pays d'ici ne vaut pas celui d'où on vient. Dans toute la Champagne crayeuse ,les récoltes sont très mauvaises ,autant dire rien. Vous me demandez des nouvelles de Bodin ,il se porte bien et il est toujours avec moi. J'ai vu Marcel le 14 au soir et Seguin hier soir ,nous avons bu un coup ensemble en parlant de la famille. J'ai aussi avec moi Rouffineau et Vildi l'homme à Adeline Bourdet.

Ici il fait un temps plutôt mauvais ,tous les jours des orages ,depuis quelques jours nous avons pris plusieurs saucées. Ce matin au moment où je vous écrit ,il est dix heures ,je viens de la rivière laver des mouchoirs ,cravate et serviette. Quand nous sommes près de l'ennemi dans la journée ,on ne sort pas ,alors on est pas malheureux ,on se repose à son aise. En déplacement nous avons fait quelques dures marches ,mais il n'y a pas lieu de se plaindre.

Je suis toujours en bonne santé et vous aussi je crois ,de même que Raymond et toute la famille. Bonjour à tout le monde ,je vous embrasse ,embrassez mon petit Raymond pour moi.

Bon courage et bonne santé. Votre fils

J. Lavaud

Surtout ne m'envoyez rien sans que je vous le demande.

► **Lettre du 24 août 1915.**

Le 24 août 1915.

Chère Maman et Petit Gars ,

Je viens de revoir la carte de Raymond ,elle est très bien ,je vous remercie.

En ce moment les lettres mettent très longtemps ,et depuis quelques jours nous les recevons moins bien. Je crois que Valère Ouvrard doit aller vous voir ces jours ci. Si vous trouvez une demi livre de beurre et lui donner dans une boîte en fer blanc ,cela me rendrait service. Si vous ne le voyez pas ,il ne faut pas m'en envoyer ,car ce serait massacrer avant d'être rendu.

Ici ,rien de nouveau ,nous sommes toujours au même emplacement. La nuit nous allons creuser des boyaux et le jour on se repose ,en ce moment nous ne sommes pas malheureux il fait beau temps ,nous couchons dans des huttes faites avec de la terre et couverte avec nos toiles de tente dans un grand bois de sapins. Les boches ne nous ont pas encore arrosés , depuis qu'on est ici ,ils ne nous ont pas encore dénichés nous sommes à une dizaine de kilomètres des tranchées. Je ne sais pas quand on ira les prendre ,dans notre secteur nos tranchées sont très rapprochées de celles des boches ,c'est une lutte continuelle à coup de bombes de grenades et de pétards ,de mines.

Je ne vois rien autre chose à vous dire ,je suis en bonne santé et vous aussi.

Bonjour à tout le monde ,Bodin se porte bien ,Seguin aussi ,je l'ai vu hier soir ,j'ai vu Edmond vendredi ,il se porte bien lui aussi.

Je vous embrasse ainsi que Raymond.

Votre fils

J. Lavaud

► **Lettre du 31 août 1915.**

Le 31 août 1915.

J'ai reçu par Ouvrad la boîte de beurre que vous m'avez envoyé. Je vous remercie beaucoup ,on est dans un bois loin de toute habitation ,c'est assez difficile de se ravitailler,et cela me rend service en ce moment.

Ici c'est toujours la même chose ,rien de nouveau à vous apprendre ,nous sommes assez bien ,nous sommes en réserve ,notre bataillon est en réserve pour cette fois.

Victor Seguin est en tranchée ,hier matin ,Edmond est venu me chercher pour prendre une petite goutte que Ouvrard lui a apportée ,cela nous a pas fait de mal car la nuit nous avons mouillé.

J'ai vu Louis Chenu hier matin ,il est en réserve lui aussi. Les marmites boches ne viennent pas nous rendre visite jusque là.

En ce moment ,il n'y a pas lieu de se plaindre ,si seulement la fin venait ,c'est tout ce qu'on demande. Mais je crois que nous allons ficher une torchée aux boches bientôt ,c'est tout ce que nous demandons ,et je crois bien cette fois que nous allons leurs passer quelque chose.

Vivement qu'on leurs fiche la pile pour les sortir de chez nous.

L'adresse de Victor Bély : caporal infirmier au 337^{ème} 19^{ème} Cie Secteur 163 ;

Bonjour à tout le monde ,je suis en bonne santé et vous crois ainsi ,de même que Raymond ,je termine en vous embrassant bien fort.

Votre fils qui pense souvent à vous tous.

Embrassez Raymond pour moi.

J. Lavaud

► Lettre du 8 septembre 1915.

Le 8 septembre 1919.

Chère Maman et Petit Gars ,

J'ai reçu votre lettre hier, je suis très heureux d'apprendre que vous vous portez bien ,pour moi ,je me porte très bien aussi ,vous me dites que Eugène est en permission ,tant mieux ,pour lui c'est bien son tour. Je n'ai pas vu Seguin depuis une dizaine de jours car nos deux bataillons ne prennent pas dans le même secteur ,nous sommes dans les tranchées depuis 6 jours ,ce secteur ne vaut pas celui que nous avons ,ici c'est la guerre à outrance ,bombardement continuels ,guerre de mine ,cependant jusqu'ici la compagnie n'a eu qu'un blessé légèrement ,je pense que nous allons être relevés ce soir. Je vous écrirai au repos ,car ici j'ai guère le temps.

Hier nous avons assisté à une guerre aérienne très pénible ,un de nos avion a été abattu par un avion boche à 7 ou 800 mètres de hauteur : le pauvre aviateur et l'observateur sont venus s'abîmer sur le sol pas loin de nous ; alors les boches qu'on entend bien se sont mis à acclamer leur compatriote. Je vous écrirai plus longuement au repos.

Bien le bonjour ,bon courage et bonne santé ,je vous embrasse bien fort.

Votre fils J.Lavaud

Embrassez mon petit Raymond pour moi.

► Carte du 11 septembre 1915.

Le 11 septembre 1915.

Chère Maman ,

Je viens de recevoir le colis que vous m'avez envoyé par Eugène ,c'est un Landriau de Saint-Hilaire qui me l'a apporté ,parce que Eugène se trouve en arrière de nous et il l' a donné à Landriau qui est au même bataillon que moi. Vous m'enverrez l'adresse de Eugène pour que je puisse lui écrire ,je vous remercie beaucoup. Je vous embrasse bien fort ainsi que Raymond. Bonjour à tout le monde.Votre fils

J . Lavaud

► **Lettre du 24 septembre 1915.**

Le 24 septembre 1915.

Chère Maman et Petit Gars ,

Depuis plusieurs jours déjà ,nous bombardons les positions ennemies et demain nous attaquons , je ne vous l'avais pas dit plus tôt ,car je ne savais pas quand ce serait. Nous sommes tous prêts ,et nous attendons le signal pour avancer .

Jusqu'ici nous n'avons pas eu à souffrir du bombardement ,car les boches ne nous répondent pas ,ou peu ,je ne sais pas ce que train d'écrire, il est éteint ,moi je suis très bien disposé et très entraîné ,je fatigue guère.

Vous parlez de m'envoyer à manger ,jusqu'à nouvel ordre ce n'est pas la peine car ,je ne le recevrai pas.

Je vous envoie dans ma lettre un billet de cinq francs ,pour vous indemniser un peu de ce que vous m'avez envoyé.

Allons chère maman je vous quitte.

Bonjour et bonne santé ,bon courage ,embrassez bien fort mon petit Raymond.

Bonjour à toute la famille.. Ayez confiance.

Votre fils qui vous embrasse

J ; Lavaud

► **Carte du 8 octobre 1915.**

Le 8 octobre 1915 à 17 heures.

Chère Maman et Petit Gars ,

Bonjour ,bonne santé ,bon courage.

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui ,toujours la même chose , merci pour moi à la Sollissonnière. Je vous embrasse bien fort. Embrassez mon petit Raymond. Votre fils qui vous embrasse. J. Lavaud

► **Lettre du 11 octobre 1915.**

Le 11 octobre 1915.

Chère Maman et Petit Gars ,

J'ai reçu hier soir le colis de beurre et fromage que vous m'avez envoyé. Je vous remercie ,vous trouverez dans cette lettre un billet de cinq francs. Je vous en enverrai d'autres au fur à mesure que j'en aurai ,mais je ne mets que cinq francs à la fois ,car si la lettre se perd ,la somme est moins grosse. Je vais écrire à la Sollissonnière pour les remercier aussitôt que je vais avoir un moment.

Vous présenterez mes condoléances à Mr et Me Rallet au sujet de la perte de leur fille.

Je vais maintenant vous parler un peu de notre triste vie. Depuis le 11 octobre à 9 heures ,nous ne sommes plus aux prises ,nous sommes à 2 kms en arrière des lignes ,on est heureux de pouvoir respirer à son aise après une époussetée pareille ,les premiers jours on ne se repose guère ,car la lourdeur fait place à l'énervement.

Cependant ,on est heureux d' être sortis de la fournaise pour respirer un peu et de pouvoir enfin se déséquiper ,car depuis le 24 septembre à minuit au 11 octobre à 9

heures ,nous n'avons pas quitté nos harnais ,la nuit les quelques heures de repos que l' on prenait ,on les passait à grelotter au fond des tranchées dans son trou ,car pour l'attaque on nous avait retiré nos couvertures. Heureusement que dès le deuxième jour ,j'en ai pris une à un boche ,elle sentait bien mauvais ,mais elle m'a rendu grand service. Je ne vous parlerai pas des détails qui n'ont rien d'intéressants ,car la vie sous la mitraille à travers les blessés qui hurlent ,les mourants qui râlent et les morts qui de bonne heure nous incommodent ,il faut faire le fossoyeur ,le médecin ,le boucher etc ...Je ne sais où on prend le courage ,vous mangez et dormez à travers tout cela ,et encore on blague dans des moments où beaucoup dressent les cheveux. Cependant nous avons été très éprouvés. Nous avons des compagnies qui avant l'attaque comptaient 220 hommes et il n'en reste que quelques uns ,la nôtre est moins éprouvée ,cependant nous avons perdu nos trois officiers : deux tués un blessé . Nous sommes réduits à 54 sur 214 dans ce chiffre il faut comprendre les blessés plus ou moins grièvement. C'est étonnant qu'on passe à travers une nuée de mitraille pareille sans attraper une égratignure !

Enfin pour l'instant nous sommes retirés ,pour combien de temps je n'en sais rien. Aujourd'hui notre cycliste nous a apporté quelques douceur que nous payons cinq fois leur prix ,mais cela fait remonter un peu le moral.

Je finis enfin mon babillage , je suis en bonne santé ,et vous je crois ainsi.

Embrassez Raymond pour moi ,bonjour à tout le monde.

Votre fils qui vous embrasse J . Lavaud

Je n'ai jamais de nouvelles de Victor Seguin ,donnez m'en ,car à sa Compagnie on ne sait pas ce qu'il est devenu.

► Lettre du 11 octobre 1915.

Le 11 octobre 1915.

Chère Maman et Petit Gars ,

Nous sommes toujours au repos ,ici nous ne sommes pas malheureux ,nous n'avons pas grand'chose à faire ,et nous sommes mieux nourris et ici on mange chaud. J'ai reçu deux colis que vous m'avez envoyés ,cela me fait deux maillots ,j' un ai donné un à Edmond ,Valentine m'a envoyé des chaussettes ,un maillot et un caleçon. Je n'en avais pas besoin ,mais tant pis la plus embêtant c'est pour le porter ,Edmond ça lui a fait plaisir ,car il n'en avait pas ,et maintenant il ne fait pas chaud la nuit.

Vous me donnerez l'adresse de Madame de Ponlevoye si vous voulez que je la remercie de ses genouillères.

Depuis l'attaque ,on a réorganisé la compagnie ,je ne suis plus à la même section que Paul Bodin ,car on était à la première section qui est commandée par un sous-lieutenant qui vient d'arriver et moi j'ai reçu le commandement de la deuxième section ; comme il me manque des caporaux ,je vais peut-être réussir à l'avoir avec moi. Je ferai mon possible c'est vrai qu'on se voit quand même tous les jours ,on prend souvent le café ensemble car ici on ne peut pas avoir de pinard ,alors on prend un café. Je crois de plus

que nous allons rentrer en tranchées ce soir ,jusqu'à cette heure ,rien de certain ,mais c'est probable ,on s'en serait passé encore quelques jours ,mais s'il le faut il faudra s'exécuter. J'ai eu des nouvelles de Marcel par Ouvrard de Javarzais qui est au ravitaillement et qui le voit ,il a eu la chance de ne pas faire l'attaque ,car il était cuisinier en pied de sa compagnie.

Je vous ai déjà demandé des nouvelles de Victor Seguin ,je ne sais pas ce qu'il est devenu ,à l'attaque ils ne sont revenus que 24 de sa compagnie ,la majorité de sa compagnie à été faite prisonnière.

Si il a eu la chance d'être blessé avant d'être cerné ,il est à l'arrière maintenant ,aussitôt que vous aurez des nouvelles ,donnez m'en. Je vous envoie dans la lettre un billet de cinq francs.

Je vois peu d'autres choses à vous dire pour l'instant. Je suis en bonne santé et vous crois tous ainsi. Embrassez mon petit Raymond pour moi.

Bonjour à toute la famille.

Votre fils qui vous embrasse

J. Lavaud

► Lettre du Maire de Saint Philbert au 137^{ème} RI

Saint-Philbert –du-Pont-Charrault le 27 octobre 1915.

Le soldat Lavaud Joseph, sergent à la 10^{ème} compagnie du régiment d'infanterie à Fontenay-le-Comte, qui était au secteur postal 82, a été blessé grièvement à un côté le 18 octobre 1915.

Où est-il maintenant ? Est-il mort depuis ?

Sa vieille mère qui est veuve, est vivement inquiète sur son sort et voudrait savoir ce qu'il est devenu.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me renseigner le plus tôt possible sur son sort.

L'adjoint FF de MAIRE

► Réponse du 137^{ème} RI

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que nous n'avons reçu aucun renseignement concernant le sergent Lavaud Joseph qui a pour numéro matricule au corps 0 18 211 et au recrutement 2507.

Fontenay-le-Comte le 9 novembre 1915.

► Lettre de l'aumônier militaire donnant les dernières nouvelles de Joseph Lavaud.

LE 16 novembre 1915

Madame,

Je puis enfin répondre à votre lettre du 29 octobre.

Votre cher mari a bien été blessé le 18 octobre : le bombardement étant très intense nous l'avons descendu dans un abri où je suis resté plusieurs heures avec lui, lui soutenant la tête et cherchant l'aider à prendre la position qu'il désirait.

Il était très nerveux : les blessures multiples et assez sérieuses.

Le soir, à la nuit, nous avons dû le porter au poste d secours d'où il fut évacué sur l'ambulance si je ne me trompe.

Je n'ai pas eu de nouvelle depuis, il paraissait très fatigué quand je l'ai quitté.

Peut-être le Bon Dieu vous a-t-il demandé le grand sacrifice de la séparation. C'est à ces heures là qu'il fait bon être chrétien pour pouvoir se jeter pleinement entre les bras du Bon Dieu, lui confier sa peine et trouver près de lui force et courage.

Veillez croire Madame à ma respectueuse sympathie et recevoir l'assurance de mes meilleures prières

Abbé Vinet

► *Lettre du Lieut. Colonel D'ALLONE commandant le 137^{ème} RI.*

Le 17 novembre 1915

J'ai le regret de vous faire connaître que le soldat Lavaud Joseph a été blessé grièvement le 28 octobre 1915.

Depuis le Corps est sans nouvelles.

D'ALLONE

► *Lettre du 137^{ème} d'infanterie a Mr le Maire de St. Philbert-du-Pont-Charrault*

J'ai l'honneur de vous informer que je reçois ce jour une fiche du Ministère de la guerre où il est indiqué que le sergent Lavaud Joseph du 137^{ème} RI dont l'avis de décès vous a été notifié le 15 novembre 1915 est inhumé à La Croix-en-Champagne (Marne) Prière de prévenir la famille et de vouloir bien nous faire connaître la date à laquelle elle a été prévenue.

Fontenay-le-Comte le 6 avril 1917

Le chef du bureau spécial de Comptabilité

► Lettre de Joseph Pézenon le beau-frère de Joseph Lavaud à Marie Lavaud la mère du défunt.

Saint Nazaire le 15 novembre 1915

Chère bonne grand'mère Lavaud,

C'est le cœur bien serré que nous avons reçu votre lettre annonçant la mort glorieuse peut-être, mais qui ne compensera pas ce brave cœur et bon père des siens qu'il chérissait.

Pauvres petits si jeunes et déjà orphelins, sans espoir de revoir leur petit père une dernière fois, oui chère grand'mère c'est triste et il faut malgré tout remonter toutes ces peines avec courage ; Ma Ménie je la remonte tant que je peux cela lui a donné un coup car la pauvre fille aimait bien son frère et se fait de la peine pour ses pauvres petits enfants.

Et Valentine a sans doute été prévenue aussi pauvre femme, quel coup pour elle, je la plains de tout mon cœur. Mais chère grand'mère, Marie en parlait avec un soldat du 147^{ème} dont la femme a loué chez nous et cet homme est secrétaire du trésorier du régiment. Il disait à Marie que Valentine devrait écrire au commandant du dépôt du régiment à ce pauvre Joseph (137^{ème}) et lui demander un secours car d'ici la fin de la guerre, elle ne touchera pas grand'chose. Donc en faisant une demande elle pourra obtenir un secours immédiat de 200 francs, peut de choses il est vrai et qu'il serait préférable de verser plus tôt et de voir les siens vous rester. Mais pour vous chère bonne grand'mère ayez du courage et si vous voulez, avec le petit Raymond venez donc passer le temps que vous voudrez avec nous tous, nous serons heureux de vous avoir près de nous, surtout ma Menot et nos chers petits enfants de revoir leur bonne grand'mère, mais du courage chère grand'mère et si vous avez besoin de quoi que ce soit demandez nous-le, nous ferons ce que nous pourrons pour adoucir vos peines. Je vais communiquer cette triste nouvelle à Neuville qui attende eux aussi avec quelle impatience savoir ce que ce pauvre enfant était devenu, oh triste guerre, que de peines et de larmes laisse-t-elle derrière elle. Allons chère bonne grand'mère au revoir et courage et recevez de vos enfants qui vous aiment pour la vie les meilleurs et plus doux baisers.

J. Pézenon

► Lettre d'Edmond Rousseau cousin et compagnon d'Armes de Joseph Lavaud , adressée à Marie la mère de Joseph et Valentine l'épouse de Joseph.

Lundi le 6 décembre 1915.

Chère Tante et chère Cousine,

Comme notre repos est passé, et que nous retournons aux tranchées, Ce matin étant qu'à cinq kilomètres de Croix-en-Champagne, j'en ai profité pour demander au lieutenant à y aller comme j'avais peut-être ce temps à dépenser et que là-bas nombreuses sont les tombes, j'ai juste eu le temps de trouver celle de Joseph, et je n'ai pas pu aller demander de renseignements à l'ambulance. Le cimetière de l'ambulance est à gauche sur la route de St. Rémy à Somme-Tourbe auprès de l'église de Croix-en-Champagne. Dans la dernière rangée sur le bord de la route se trouve sa tombe avec une croix en bois peinte en noir, et en lettres blanches on peut lire : Joseph Lavaud 137^{ème} d'infanterie 10^{ème} Cie décédé le 19 octobre 1915.

J'ai regretté de ne pouvoir pas trouver une simple couronne que j'aurais pu lui offrir, mais il aurait fallu aller à Châlons-sur-Marne ou à St. Menchoul ce que je ne pouvais pas faire. Je me suis contenté de dire sur sa pauvre tombe une prière en pensant à sa pauvre femme ses enfants et sa mère.

Chère Tante et vous pauvre cousine je sais combien dans votre douleur vous auriez été heureuses seulement de revoir l'endroit où il repose, mais j'espère qu'un jour la guerre finira et que peut-être vous pourrez y venir, je vous adresse la lettre à vous ma tante avec prière de la faire transmettre à ma cousine.

Chers Tante, Cousine et Cousins je vous embrasse de tout cœur.



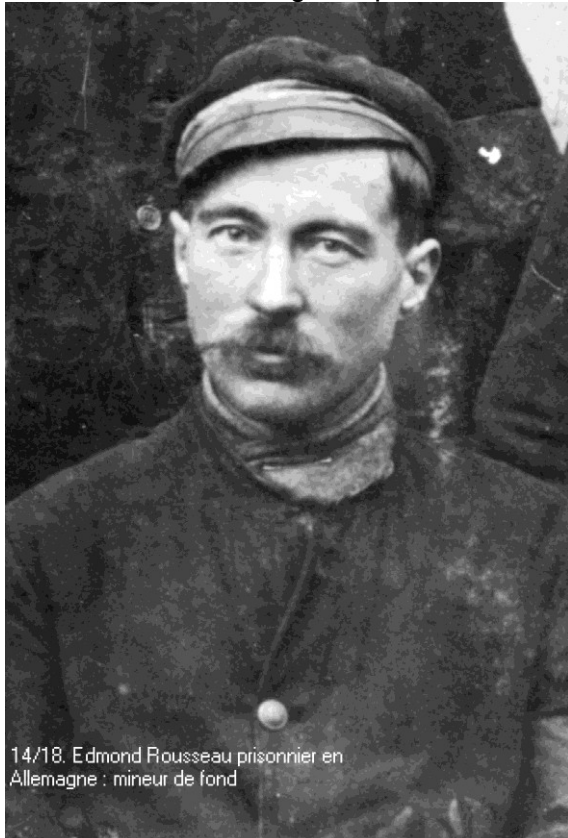
E. Rousseau

Edmond Rousseau est sorti vivant de la " Grande Guerre ".



14/18. Edmond pendant la guerre

Au cours d' une bataille, à bout de munitions sa section (ou ce qu'il en restait), fut faite prisonnière. Edmond captif fut déporté en Allemagne où on le fit descendre au fond d' une mine de charbon pour en extraire la houille. Pris sous un éboulement il eut le crâne ouvert, il survécut malgré le peu de chances que lui donnait le médecin allemand.



14/18. Edmond Rousseau prisonnier en
Allemagne : mineur de fond



Edmond en tenue de mineur. De retour en France et convalescent.

En plus de son cousin Joseph Lavaud, Edmond Rousseau a eu trois de ses beaux-frères de Saint-Juire tués pendant la guerre 14 - 18.

Firmin Puaud



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **PUAUD**
 Prénoms *Firmin Germain Bernier*
 Grade *2^e classe*
 Corps *33^e Rég^t d'infanterie*
 N° *1224* au Corps. — Cl. *1911*
 Matricule. *606* au Recrutement. *Tontenay le Comte*
 Mort pour la France le *19 avril 1917*
à Neuilly (Charente)
 Genre de mort *tué à l'ennemi*
 Né le *10 mai 1897*
à St-Martin des Noyers Département *Vendée*
 Arr^s municipal (s^t Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.
 Jugement rendu le _____
 par le Tribunal de _____
 acte ou jugement transcrit le *2 octobre 1917*
à St-Juire-de-Champgillon
 N° du registre d'état civil _____
 909-708-1022. [20430]

Victor Pasquier



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **PASQUIER**
 Prénoms *Victor Louis Auguste*
 Grade *soldat*
 Corps *8^e R. Inf.*
 N° *1224* au Corps. — Cl. *No 4*
 Matricule. *108* au Recrutement. *Tontenay le Comte*
 Mort pour la France le *25 juillet 1918*
à Neuilly (Charente)
 Genre de mort *tué à l'ennemi*
après décharge
 Né le *5 avril 1894*
à St-Juire-de-Champgillon Département *Vendée*
 Arr^s municipal (s^t Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.
 Jugement rendu le *28 décembre 1918*
 par le Tribunal de *Tontenay le Comte*
 acte ou jugement transcrit le *11 janvier 1919*
à St-Juire-de-Champgillon (Vendée)
 N° du registre d'état civil _____
 909-708-1022. [20430]

Emile Lumineau



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LUMINEAU**
 Prénoms *Emile Ernest*
 Grade *2^e classe*
 Corps *11^e R. Inf.*
 N° *1224* au Corps. — Cl. *No 4*
 Matricule. *108* au Recrutement. *Tontenay le Comte*
 Mort pour la France le *4 juin 1915*
à Neuilly (Charente)
 Genre de mort *tué à l'ennemi*
 Né le *11 septembre 1896*
à St-Juire-de-Champgillon Département *Vendée*
 Arr^s municipal (s^t Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.
 Jugement rendu le *27 juillet 1917*
 par le Tribunal de *Tontenay le Comte*
 acte ou jugement transcrit le *11 août 1917*
à St-Juire-de-Champgillon (Vendée)
 N° du registre d'état civil _____
 101-708-1022. [20430]

Les trois attestations " Mort Pour La France "

Elles figurent sur le site de la Défense Nationale ; " Mémoire des Hommes ".

Firmin Puaud était le frère de son épouse Albertine, Victor Pasquier était le frère de sa sœur Juliette, et Emile Lumineau l'époux de sa belle-sœur Marcelline.